This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

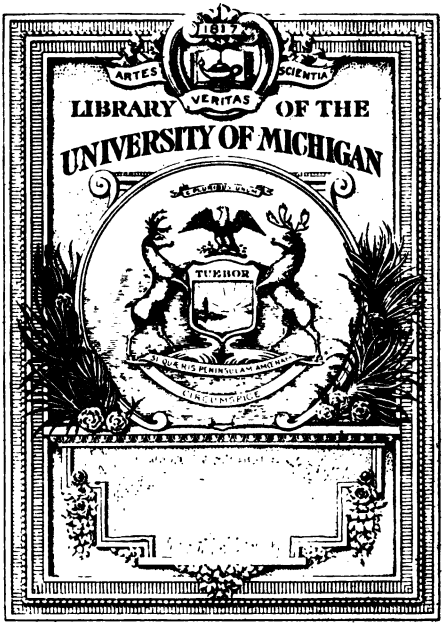
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

848
A675e

Arcq. Philippe Auguste de Sainte-Foix, chevalier

848
A67

LETTRES D'OSMAN.

TROISIÉME PARTIE.

A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. LIII.

848
A675 2

Rom. Lang.
Koehler
2-8-27
1863

LETTRES D'OSMAN.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE XLVIII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

LE deſir, qu'on dit être naturel à tous les hommes, de retourner dans leur patrie, me paroît

une foibleſſe indigne du Sage, plutôt qu'un principe gravé dans les cœurs. Nous naiſſons pour l'humanité en général, & non pour une ſocieté particuliere. Les loix, les ſentimens, le cri de la nature embraſſent tous nos ſemblables; & ne ſe réduiſent pas à nos concitoyens. Lorſque ma patrie ne peut me donner, ou me refuſe les choſes néceſſaires à mon exiſtence, ou à mon bonheur, l'endroit de la terre où je les trouve, devient l'objet de ma reconnoiſſance, & de mon attachement.

N'avoir reçû que la naiſ-

ſance, c'eſt n'avoir contracté que la plus légere obligation ; je crois même, que ce demi-bienfait mérite plus de reproches, qu'il n'impoſe de devoirs, s'il n'eſt ſuivi de ce qui peut rendre la vie agréable & les mœurs pures. Je me rappelle à ce ſujet, le trait d'un ancien Poëte Latin, qui lui fit obtenir l'applaudiſſement unanime des Romains : *Nihil humani à me alienum puto.* Cependant les exemples du contraire ne ſont pas rares, même parmi des gens, qui ſe piquent d'avoir du courage & du nerf dans l'eſprit.

Je t'en parles avec chaleur, parce que je ſuis fâché que Ricci veuille abſolument s'en retourner. Son cœur eſt libre, ſa gaieté naturelle qui ne l'abandonne jamais, eſt un parfum délicieux, qu'on reſpire en le voyant, & qui lui ſert de préſervatif contre les paſſions qui voudroient l'affecter. Ricci a le cœur bon ; il eſt tendre & ſenſible, mais il ne peut l'être qu'un inſtant ; l'eſprit de ſaillie le défend contre les impreſſions profondes ; il échappe aux traits qui le menacent, plutôt qu'il ne les émouſſe. Tu juges bien, à l'idée que

je t'ai donné des François, de l'accueil qu'il en reçoit. Il eſt déſiré par-tout, d'autant mieux qu'il ne cherche pas à être plaiſant ; qu'il ne veut être qu'aimable, & qu'on le trouve l'un & l'autre. Il n'a rien à regretter dans ſa patrie. Il eſt chéri dans un pays, pour lequel il ſemble né. Les plaiſirs s'empreſſent à l'y fixer. On a oublié qu'il étoit Muſulman ; peut-être lui-même ne s'en ſouvient-il plus. Cependant, le croirois-tu ? Ricci commence à connoître la rêverie. Il eſt ſombre & diſtrait. Il cherche la ſolitude, & ne jouit

qu'avec langueur, des amuſemens qui lui ſont offerts, ou plutôt Ricci ne jouit plus. Frappé de ſa ſubite métamorphoſe, j'en ai voulu pénétrer le motif. Il m'avoue en rougiſſant, qu'il ſoupire après la paiſible Monotonie de ſon Sérail. Ses femmes l'inquiétent pour la premiere fois. Ricci eſt jaloux par déſœuvrement, & regrette l'ennui. Je le plains; mais il perd dans mon eſprit, ce que la compaſſion lui fait gagner dans mon cœur. Je ſens, il eſt vrai, que je ferois plus que lui pardonner, s'il connoiſſoit Zelmis, s'il ai-

moit Zamar, & s'il étoit Osman.

De Paris le 4 de Safar 1748.

LETTRE XLIX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JE ne ſçais ſi tu ſeras de mon avis; je ſoutins ici, l'autre jour, une thèſe qui parut bizarre, & que je ſoumets à ta raiſon. Je prétends que ſi le nombre des grands génies, excédoit dans un Etat, celui

des génies médiocres, & même celui des esprits bornés, il seroit impossible que le gouvernement, quel qu'il fût, se soutînt.

On regarda cette proposition comme un paradoxe. Les uns dirent que les grands génies étant les chefs-d'œuvre de la nature, il étoit absurde de croire, qu'une chose bonne en elle-même, devînt inutile ou dangereuse, dès qu'elle appartiendroit à tous les hommes; qu'on ne pouvoit désavouer, qu'un grand génie ne fût un grand avantage; qu'il ne devoit donc rien perdre à

devenir commun. D'autres ajouterent, que ſi nous étions également éclairés, nous ſerions également ſages, & par une ſuite néceſſaire également heureux; que plus il y auroit de génies vaſtes dans un Etat, plus ils ſçauroient l'étendre & l'affermir; qu'au contraire, leur rareté avoit favoriſé les plus ſurprenantes révolutions; que ce fut cette ſupériorité, qui plaça Céſar ſur le trône du monde; qu'alors, ſi le Sénat avoit eu pluſieurs têtes comme la ſienne à lui oppoſer, il ſeroit reſté leur égal, & non pas leur maître; que Crom-

wel n'a mis à profit, qu'un pareil aſcendant ſur ſes concitoyens, pour ſubjuguer ſa patrie, & mille autres exemples, dont on ſembloit tirer des objections inſurmontables.

J'y répondis d'abord, que ſi tous les hommes étoient également éclairés, il n'en faudroit pas conclure, qu'ils ſeroient également ſages, attendu la violence & la diverſité des paſſions, que nos lumieres n'excluroient pas; mais il en réſulteroit, qu'aucun ne voudroit obéïr, ſi-tôt qu'il ſe ſentiroit la capacité de commander. Otez la ſubordina-

tion, ſans mettre à ſa place la vertu, vous introduirez le déſordre. Je dis encore, qu'un grand génie n'étoit un grand avantage, que par proportion à ceux qui lui ſont inférieurs, & que s'ils étoient tous de niveau, il ſeroit indifférent qu'ils fuſſent vaſtes ou bornés.

Il n'en eſt pas de même des cœurs bien ou mal faits. S'ils étoient tous pareils dans l'un ou l'autre genre, il en arriveroit des effets fort différens. J'ajoutai encore, que s'il y avoit dans un Etat, plus de grands génies, que de génies

médiocres, il y auroit trop peu de gens en ſous-ordre pour exécuter les projets, & pour remplir les vûes de ceux qui les formeroient.

Un génie vaſte ne deſcend pas dans les détails ; il établit un principe, c'eſt aux calculateurs ſubalternes, à développer les corollaires. Il les a vû en total, l'évidence l'a frappé, il abandonne à leur patience la lente démonſtration ; ſon activité paſſe à d'autres objets. Or ces calculateurs ſubalternes ne s'y fixeroient pas, s'ils avoient le même génie. La ſcience n'eſt peut-

être pas moins utile, elle eſt le fruit de l'âge, de l'étude & des réflexions. Les gens médiocres s'y attachent plus volontiers; avec elle point d'eſſorts brillans, mais auſſi point d'écarts. Sans elle le génie s'éleve, mais il tombe. L'aſſemblage de tous les deux eſt la perfection de notre intelligence. Cette intelligence ordonne; mais il lui faut des ſujets qui ſçachent ſimplement obéir. Je penſerois qu'un Etat où ſeroient grand nombre de génies vaſtes, & fort peu d'eſprits bornés, reſſembleroit à un édifice commencé, où l'on

envoyeroit, pour l'achever ; trente architectes & deux maçons. Crois-tu que le tems & les orages ne renverſeroient pas la premiere pierre, avant que la derniere fût poſée ?

Je crois qu'un gouvernement doit être, à-peu-près, comme je me repréſente un habile artiſan. Il imagine un deſſein : voilà le génie ſupérieur à la tête des affaires. Sa main le trace ſur le papier : voilà le génie médiocre & ſçavant employé. Il l'exécute enfin avec des inſtrumens inanimés, qui ſe laiſſent conduire :

duire : voilà les gens en sous-ordre & dociles.

Tu vois bien que l'artisan à besoin de plusieurs limes, de plusieurs crayons, de plusieurs burins, &c. & que plusieurs artisans, avec une seule lime, un seul burin, un seul crayon, &c. ne feroient pas un bel ouvrage. Adieu.

De Paris le 18 de Safar 1748.

LETTRE L.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

ICI bien des gens veulent paſſer pour magiciens, ou croyent l'être : c'eſt le païs des métamorphoſes. Peu de perſonnes ſe réduiſent à paroître ce qu'elles ſont en effet. Un financier ſe leve, peſe ſon coffre fort, y trouve quelques millions, & dit : Je ſuis gentilhomme ; ſon pere ne l'étoit pas ; qu'importe ? Il ajoute deux lettres à ſon nom, vingt

couverts à sa table, un écuſſon à ſon caroſſe ; il marie ſa fille à la Cour, le charme eſt fait.

Un autre rêve qu'il a du génie ; il l'annonce, s'érige un Tribunal, juge les beaux eſprits, ſe place à leur tête, prend la plume, déchire celui-ci, dérobe celui-là ; on l'imprime, & le plagiaire uſurpe le titre d'Auteur.

Une femme entre dans le monde ; elle étoit laide la veille : une coëffeuſe, un parfumeur arrangent ſon viſage ; un maître à danſer lui montre à faire des nœuds ; elle donne à ſa tête, à ſes geſtes, à ſes

pas des mouvemens rapides ; auſſi-tôt elle aſſure qu'elle eſt vive & jolie. Oſera-t-on la trouver apprêtée & bruyante ?

Un ſot ignoré dans ſa Province, fait pour l'être, ſe ſouvient tout-à-coup, que ſa couſine a de fort beaux yeux, une taille de nymphe, un jargon ſéduiſant, & qu'elle eſt à Paris. Il la prie de ſolliciter un vieux procès ; il tire quelques parchemins de la pouſſiere, pour établir des prétentions ſur la terre de ſon voiſin, & dans les yeux de cette parente, on lit ſes titres, on éclaircit ſes droits ; il

réuſſit. La baguette de Zoroaſtre fit-elle jamais mieux illuſion ?

Que ma famille eſt inſupportable ! me diſoit, l'autre jour, un jeune fat à ſa toilette : elle me preſcrit le triſte rôle d'homme ſenſé. J'y réuſſirois peut-être, je ſuis en fonds ; mais j'ai de l'ambition & des créanciers : ſi je renonçois aux prétentions, on me croiroit ruiné, & on me ruineroit en effet. Il faut plaire, pour conſerver ſon crédit. Vous voyez bien que je me ſacrifie par honneur. Voilà ce que de vieux parens ne veulent point

entendre : ils ont un gros bon sens gothique, & croyent que tout se mene, comme du tems du feu Roi... D'ailleurs, toujours de la raison, rien n'est si fastidieux. J'en périrois de dégoût.

Eh ! Monsieur, lui répondis-je excédé, croyez-vous qu'un homme raisonnable soit à plaindre ? Il est toujours content de sa conduite, & cette satisfaction intérieure est un vrai bien.

Ah ! quelle folie ! s'écria-t-il, je la pardonne à ces gens insipides au possible, qui sont réduits à ne vivre qu'avec

eux-mêmes. Ne vaut-il pas mieux être aimable, & ſe voir enlevé par mille choſes charmantes, qui ſe ſuccedent ? Quand je voudrois perdre quelques momens à la morale, je n'en pourrois dérober un aux plaiſirs ; on ne me laiſſe jamais à moi-même.

Je vous en félicite, lui repliquai-je ; vous êtes donc comme un nouveau bijou, que le caprice met à la mode, que la curioſité examine, & qui paſſe de main en main. Il me paroît égal, d'être une jolie montre, ou un joli hom-

me : ce ſont deux machines à reſſorts faciles à détraquer. Tout leur mérite tient à la forme & au mouvement.

A Paris le 20 de Giomada II. 1748.

LETTRE

LETTRE LI.

LE CHEVALIER DE B***. A OSMAN.

A Fontainebleau.

JE vous envoye, Monſieur, les petites batailles d'Alexandre, dont vous m'avez confié le choix ; elles ſont de la plus belle épreuve, & deviennent preſque auſſi rares que les Héros comparables à celui qu'elles repréſentent. Je doute que le fameux Apelles eût mieux exprimé le paſſage du Granique, & la bataille

d'Arbelles. Je me réjouis en bon citoyen, de faire admirer à Conſtantinople, la perfection où nous avons porté la gravure. Cet art multiplie les chefs-d'œuvre des écoles Romaines, Flamandes, & même de la nôtre; une eſtampe parfaite dédommage le particulier, qui n'en peut poſſéder le tableau original. Je joins à ces eſtampes quelques vers, auxquels elles ont donné lieu. Vous entendez aſſez bien notre langue, vous connoiſſez aſſez notre hiſtoire, pour décider de la verſification & de la juſteſſe de ce petit ouvrage.

C'eſt une eſpece de parallele d'Alexandre & d'Henri IV, échappé au zéle d'un de mes amis. Le patriotiſme & l'amour de ſes Souverains, produiſirent ce moment d'enthouſiaſme; il cache avec ſoin ce qu'il nomme les ſaillies de ſon cœur, & le ſentiment eſt le ſeul Apollon qui l'inſpire. Je crois qu'il me pardonnera le larcin, que ma mémoire lui fait en votre faveur, & que vous m'en tiendrez compte. Vous trouverez dans ce fragment, plus de vrai que de pompe, & plus de naturel que d'art. On y reconnoît le génie

françois plus que le génie poëtique ; auſſi je ne vous le donne pas ſous le nom de V***. & je ne prétends pas qu'il paſſe à la poſtérité. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris le 24 Octobre 1749.

Alexandre peint par Apelles
Emporta moins de regrets au tombeau ;
Qu'un grand Roi, qui ne put honorer le ciſeau
De Lyſippe ou de Praxitelles.

Le vainqueur du Gange, à mon gré,
N'eſt qu'un fou dangereux, qu'enyvra le courage,
Qui toujours de ſang altéré,
A ſa ſuite traîna les horreurs du carnage.

D'Apelle en ſon portrait je révere l'ouvrage :
Le Peintre en ce moment eſt pour moi le Héros ;
Mais le ſien, malgré ſes travaux,
N'eſt que le ſecond perſonnage,
Que j'abandonne à ſes défauts.

Si plus loin j'apperçois l'image
Du pere des François, de l'illuſtre Henri ;
Je crois voir ce Héros dans les plaines d'Ivry,
Dompter le fanatiſme, & s'ouvrant un paſſage,
Que défendent envain de coupables ſoldats,
A force de vertus conquérir ſes Etats.

Là, contre des ingrats éclata ſa vaillance,
C'eſt-là qu'envers ſon peuple éclata ſa clémence ;

C'eſt-là que la victoire enfin le couronna,
Ce fut là qu'il vainquit ; ici, qu'il pardonna.

Plein d'un juſte mépris pour l'orgueil d'Alexandre,
Je lui laiſſe ériger en Dieu ſon favori :
Nous n'offrons point d'encens aux mânes de Henri ;
Mais ſans ceſſe nos pleurs arroſeront ſa cendre.

LETTRE LII.

OSMAN AU CHEVALIER DE B***.

A Paris.

JE vous rends mille graces, Monſieur, des admirables eſtampes, que vous m'avez envoyées, & des vers de votre ami. Il n'eſt point partiſan d'Alexandre, je trouve même qu'il le dégrade trop, & que la ſatyre qu'il en fait, affoiblit l'éloge d'Henri IV.

Je n'oſerois combattre tout haut le préjugé qui immortaliſe le fameux Roi de Macé-

doine ; mais, à parler de bonne foi, on n'a rendu juſtice, ni à ſes grandes qualités, ni à ſes défauts.

On n'apprécie ordinairement les vices & les vertus, que par leurs ſuccès, & par l'éclat de ceux qui les ont ſignalés. Le vainqueur de l'Aſie eſt généralement conſidéré ſous deux faux aſpects. L'antiquité prodigue à ſes vertus guerrieres, les éloges dûs à ſes vertus morales. Il ſert de modele aux grands Capitaines, & d'excuſe aux ambitieux. On pourroit plus judicieuſement méconnoître le hé-

ros, & admirer l'honnête homme. On fait peu de cas de ſes mœurs, & beaucoup de ſa capacité. J'en ai préciſément l'opinion contraire.

Je lui crois le cœur bien mieux fait que la tête. Ses deſirs étoient plus vaſtes que ſon génie. Il fut, ſelon moi, un Général médiocre, mais un Prince eſtimable.

On lui reproche d'avoir ſubjugué des peuples, ſur leſquels il n'avoit pas même le droit de la vengeance. Mais eſt-il plus coupable que tant d'autres Souverains? combien de conquêtes juſti-

fiées par la loi du plus fort, & le motif de la convenance ! Violer des Traités, s'emparer des Provinces de ſes voiſins, trahir ſes ſermens, ſont des infidélités, & des uſurpations fréquentes.

Il fit la guerre à des peuples inconnus, auxquels du moins il n'avoit rien promis : ſa clémence expioit ſes victoires ; il cherchoit la gloire, & non pas l'interêt : il arracha des ſceptres à des mains lâches, pour les rendre à la valeur : il déthrôna des noms, & fit des Rois.

Inſtrument du deſtin, il dé-

pouilla des particuliers pour le bien général. Que de Monarques ont causé la désolation générale, pour s'enrichir en particulier !

Victor Amédée est honoré comme un grand homme, Alexandre est détesté comme un tyran. Si un Jacques II. eût été sur le trône de Russie, & que Charles XII. l'en eût fait descendre, pour y placer le Czar Pierre, n'auroit-il pas bien servi les Moscovites ? En faveur d'un discernement si juste, d'une générosité si active, d'une valeur si désintéressée, on auroit pardonné l'audace de l'entreprise.

Alexandre voulut plutôt disposer de l'univers, que se l'assujettir. Il falloit l'égaler ou le vaincre, mais non pas le haïr.

On lui reproche encore la folle vanité d'avoir mandié des Autels : mais les Jupiter, les Hercule, &c. en méritoient-ils mieux ? Eleve d'Aristote, croit-on qu'il fût la dupe de ces divinités ? Dans ces siécles d'ignorance, où le merveilleux seul étoit révéré, il crut nécessaire d'en imposer aux peuples : leur crédulité favorisa ses projets, son orgueil ne s'en réserva pas tout le fruit. D'ailleurs, les puissan-

ces de la terre ſont-elles à-préſent beaucoup plus modeſtes ? La flatterie à leurs pieds ne tient-elle pas l'encenſoir ? La vérité n'oſe en écarter la vapeur, & peu de têtes couronnées s'en défendent.

Le meurtre de Clytus eſt une tache à la mémoire d'Alexandre, mais ſes remords l'effacent. Ce courtiſan, yvre de ſa faveur, oublia ce qu'il devoit à ſon maître, & lui fit oublier un moment ſes ſervices. La colere eut le premier mouvement, la bonté de ſon cœur parut dans les ſeconds. Ses regrets publics donnent

un exemple moins imité que ſa faute.

On s'éleve contre ſon goût pour les plaiſirs ; mais à quels ſoins importans les préféra-t-il? Quelle ſobrieté n'obſerva-t-il pas, lorſqu'il fallut la preſcrire à ſon armée ! avec quel courage partagea-t-il les travaux qu'il en exigeoit ! quelle attention pour former, récompenſer & conſerver ſes ſoldats ! quelle humanité pour les malheureux ! quels égards pour la majeſté royale des Monarques vaincus ! quel reſpect pour les femmes devenues ſes captives ! quelle tendreſſe pour ſes

amis, & c'eſt ſur le trône du monde qu'il s'y livre ! Les larmes données à leur mort honorerent ſon ame, autant que leurs cendres.

Sa libéralité judicieuſe prit le dégré du mérite, pour meſure du bienfait. Lorſque certain philoſophe refuſa ſes préſens : quoi ! s'écria-t-il, cet homme n'a-t-il point d'amis ? une pareille exclamation n'annonce-t-elle pas le juſte emploi de ſes richeſſes, & la pureté de ſes penchans ?

Adoré de ſes ſoldats, leur déſeſpoir après ſa perte, fait ſon apologie. Il s'en faut bien

qu'il eût les talens militaires au même période que les vertus ſociales. Je le trouve quelquefois auſſi petit dans ſes projets de campagne, & dans leur exécution, que grand dans la vie privée. Ceci a l'air d'un paradoxe, & me ſera cependant facile à démontrer.

Je m'arrête aujourd'hui à ce que j'en ai dit. Je vous promets de vous avouer le reſte de ma façon de penſer à ſon égard.

De Fontainebleau le 2 de Novembre 1749.

LETTRE

LETTRE LIII.

OSMAN AU CHEVALIER DE B***.

A Arras.

CE même Alexandre, qui fut regardé comme un grand Capitaine, étoit un Général si médiocre, qu'il met le siége devant Pélion, tandis que les ennemis occupent des montagnes couvertes de bois, qui la commandent. Il se laisse enfermer par Glaucias, & se trouve lui-même bloqué de toutes parts. Il en-

voye les équipages de ſon armée au fourage ſous la conduite de Philotas, & dans un païs hériſſé de bois & de montagnes, c'eſt par de la cavalerie qu'il les fait eſcorter ſans infanterie, pour la ſoutenir, en cas d'attaque. Il apprend le péril de Philotas, vole à ſon ſecours avec ſon infanterie légere, & reconnoît ſa faute. Glaucias en avoit déja fait une de ne pas enlever Philotas, avant l'arrivée du Prince. Il en fait une ſeconde, étant encore ſupérieur, de ne les pas attaquer, quoique réunis. Il en fait une troiſiéme, en

abandonnant les poſtes qu'il occupe, & Philotas ſe retire en ſûreté ; mais l'ignorance de Glaucias prouve-t-elle l'habileté d'Alexandre ?

Il ſouffre que les ennemis ſe ſaiſiſſent de toutes les avenues, & ne lui laiſſent pour retraite qu'un défilé, où quatre hommes ne pouvoient paſſer de front. Il leve enfin le ſiége honteuſement, & ne ſe retire que par une eſpece de miracle ; car ſi les barbares euſſent pris les manœuvres qu'il fit faire à ſes troupes, pour ce qu'elles valoient, s'ils fuſſent reſtés fermes dans leurs

poſtes, il étoit perdu ſans reſſource.

Que devenoit le projet, qu'avoit formé ce Prince, d'attaquer la Perſe : ſi Darius eût préféré le conſeil de Memnon à celui d'Arſyte, & ſi la mort n'eût enlevé aux Perſes, ce grand homme, au moment où il alloit les débarraſſer d'Alexandre, en le rappellant à la défenſe de ſes propres Etats ?

Le conſeil de Parménion au paſſage du Granique, n'étoit-il pas plus ſage que la fougue inſenſée de ce conquérant ? Ne le pas ſuivre, n'étoit-ce pas ſacrifier des

hommes mal-à-propos ? N'étoit-ce pas courir les risques de décourager ses troupes ? de rester sans ressource dans un païs ennemi ? de laisser ses Etats sans défense, & d'étouffer sa gloire dès le berceau ? La prudence n'est-elle donc pas une des plus grandes parties du Général ?

Le trouvera-t-on plus sensé, lorsqu'il s'engage dans les pas de Climax & de Cilicie, sans en connoître toutes les difficultés ? . . . . . .

Malgré tant d'obstacles surmontés, que devenoit-il encore, si Darius, à la bataille

d'Iſſe, fût reſté dans les plaines d'Aſſyrie, qu'il eût ſuivi les conſeils des Grecs, & moins écouté ceux de ſes courtiſans ? Alexandre profita-t-il de ſa victoire, après cette bataille, lorſqu'au lieu de pourſuivre vivement Darius, & de marcher à Babylone, il mit le ſiége devant Tyr. La priſe de cette ville eſt un phénomene ; mais l'aveuglement de Darius, qui pendant un long ſiége, n'imagina pas de la ſecourir, n'en eſt-il pas un bien plus grand ? Si le Roi de Perſe y eût ſeulement envoyé cent mille hommes, comme il le

pouvoit ; le moment où les Tyriens brûlerent les machines d'Alexandre, n'étoit-il pas le dernier de ſa gloire, & de ſon armée.

Le Conſeil que lui donna Parménion à la bataille d'Arbelles, étoit auſſi ſenſé que celui du Granique, & ne fut pas plus ſuivi.

L'entrepriſe du rocher d'Oxus, auſſi difficile peut-être que celle de Tyr, étant encore plus inutile, devint beaucoup plus ridicule.

Il n'eſt pas plus aiſé de juſtifier celle du rocher d'Aorne. A l'attaque de la ville des Oxy-

draques, je reconnois dans Alexandre la même témérité, la même fortune, & la même imprudence. La bataille, où il vainquit Porus, eſt l'événement, qui lui fait le plus d'honneur; mais quel Prince avoit-il à combattre, un Roi barbare, qui ne ſçavoit qu'être courageux? Eût-il paſſé l'Hydaſpe, ſi Porus eût fait occuper par des détachemens, la plupart des Iſles de ce fleuve? C'étoit fait d'Alexandre, malgré ſes ruſes & ſon bonheur, ſi, au lieu de deux mille chevaux, & de cent vingt chariots armés, Porus eût donné

donné à ſon fils, douze ou quinze mille hommes de pied, cinq ou ſix mille chevaux, & quelques éléphans, comme il le pouvoit, ſans trop ſe dégarnir. Malgré tant de fautes réitérées, Alexandre étoit encore perdu, ſi ſon ennemi, dans ſon ordre de bataille, eût mis quelques troupes en réſerve; mais le monarque indien crut, que ſa valeur extraordinaire lui ſuffiſoit, pour vaincre. Il fut vaincu, plus par ſon ignorance, que par l'habileté de ſon adverſaire.

Je parcours l'hiſtoire de ce prince, & j'y cherche envain

LETTRE LIV.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

ON eſt ſouvent bien embarraſſé, à concilier la raiſon, avec les préjugés. Il eſt tel préjugé, qui dure depuis des ſiécles, ſans qu'on puiſſe définir, ce qui lui donne tant de crédit. Chacun, en particulier, convient que c'eſt une erreur; mais celui qui entreprendroit de le détruire, ſe donneroit un travers ineffaçable, & s'attireroit la haine

générale, ſans rien gagner en faveur de la vérité. Un peuple renonceroit plutôt, à ſes privileges, qu'à ſes préjugés. Il ne ſonge pas que l'en dépouiller, c'eſt l'enrichir; il leur ſouhet, juſqu'à ſes loix; tant pis pour les loix, ſi elles ſe trouvent en contradiction avec eux. Cependant; ce ſont des erreurs ridicules, qui n'ont pû devoir leur exiſtence, qu'à la crédulité, que produiſent l'ignorance & la barbarie, & à la ruſe miſe en œuvre, pour ſéduire & maîtriſer des hommes groſſiers & féroces. La réflexion démon-

tre, qu'ils ſont contraires à la liberté naturelle, & au bonheur de chaque citoyen; qu'ils choquent à la fois le bon ſens & les mœurs, & qu'ils bleſſent l'orgueil même qui les ſoutient; n'importe, on les chérit, on les conſerve: ce ſont des idoles qu'on adore, les yeux fermés, ſans autre raiſon, que l'exemple & l'uſage.

Un Dervis me diſoit dernièrement, à ce ſujet, qu'un homme fut brûlé, il y a quelques ſiécles, comme hérétique, & perturbateur du repos de la ſocieté, pour avoir ſoutenu publiquement, qu'il y

avoit des antipodes. Eh ! mon pere, lui répondis-je, dans le nombre de vos canoniſations, vous auriez bien dû faire quelque choſe, pour ce martyr de la vérité.

A Paris le 20 de Doulkadah 1760.

LETTRE LV.

RICCI A OSMAN.

A Paris.

IL faut que le déſir de s'inſtruire, ſoit une choſe bien ridicule, chez les François ; car la plûpart de ceux, avec leſquels j'ai hazardé des queſtions, ont commencé par rire de mon ignorance. Naiſſent-ils donc, avec des lumieres aſſez sûres, & des connoiſſances aſſez étendues, pour ne ſe trouver étrangers nulle part ? N'auroient-ils pas beſoin, s'ils

alloient à Conſtantinople ; qu'on les avertît des uſages qu'il y faut obſerver ?

J'ai parcouru les différens états de l'Europe : d'abord ; tout m'étoit nouveau ; je me croyois tranſporté dans un autre univers ; ma curioſité n'y parut qu'un mouvement naturel, & ce n'eſt qu'en France, qu'on eſt ſurpris, qu'un Turc ne ſoit pas François.

J'ai vû dans chaque pays, les monumens anciens & modernes. J'ai voulu ſçavoir, quelle en avoit été la deſtination. J'ai viſité les cabinets

des curieux ; rien n'eſt échappé à mes recherches, & je retourne dans notre patrie, raſſaſié, pour ainſi dire, par la multitude des objets, qui m'ont paſſé ſous les yeux.

Je ne me ſuis pas tant occupé, de ces obſervations ſuperficielles, qu'en même-tems, je n'aye réfléchi ſur la forme du gouvernement, les loix & les mœurs de chaque peuple.

Comment exiſte-t-il plus d'une ſorte de gouvernement ? La juſtice & la vérité ſouffrent-elles des modifications ? Je t'ai ouï dire, que l'état

monarchique étoit l'état le plus parfait ; mais qu'un philoſophe roi, gouverneroit mal un royaume, dont un roi philoſophe, ſçauroit faire les délices. Je ſens bien que tu as raiſon ; cependant, je ne puis débrouiller aſſez mes idées, pour en convaincre les autres. J'ai voulu ſoutenir cette maxime ; je t'avoue, que quelques politiques m'ont jetté dans un labyrinthe, duquel je ne puis me tirer ſans toi.

Prêtes-moi des armes, qui les ramenent à nos ſentimens, & leur prouvent, que, ſi

tous les orientaux ſont ſoumis au deſpotiſme, il en eſt d'aſſez éclairés, d'aſſez vertueux, pour ſouhaiter un monarque, tel que tu en as la notion, & la France la réalité.

A Paris le 1 de Moharram 2752.

LETTRE LVI.

OSMAN A RICCI.

A Marſeille.

SI tous les climats produiſoient la même eſpece d'hommes, & que le monde fût encore dans ſon enfance, peut-être, ſeroit-il poſſible, d'établir la même forme de gouvernement, ſur tous les peuples de l'univers; mais des différens climats, naiſſent les différens génies, & conſéquemment, ces différences, qui ſe bleſſent, dans les loix

des différens pays. De plus, les préjugés ont établi leur empire, il eſt dangereux de les heurter.

Si j'étois fabuliſte, je dirois : l'orgueil voulant ſe perpétuer, s'unit un jour à l'ignorance, les préjugés en naquirent, l'oiſiveté ſe chargea de leur fortune, elle conduiſit les mortels, aux pieds de ces nouveaux tyrans, tous les cœurs s'y ſoumirent, & la vérité perdit ſes autels, & ſes adorateurs.

Mais, ſans vouloir prendre un ton poëtique, je crois qu'il ſeroit difficile de détruire les

anciennes erreurs, & que la recherche du mieux, éloigne ſouvent du bien.

Tu me demandes des éclairciſſemens, ſur la diſtinction que je fais, d'un philoſophe roi, ou d'un roi philoſophe: le cœur la ſent mieux, que l'eſprit ne peut la définir; cependant, pour juſtifier mes idées, & m'épargner en même tems une froide diſſertation, je vais te rapporter un trait d'hiſtoire, peu connu, & qui met en action, les principes, que j'adopte.

De Paris le 15 de Moharram 1752.

FRAGMENT D'HISTOIRE DES SYBARITES.

LES Sybarites étoient gouvernés par des rois: dans cet état vraiment monarchique, la volonté du souverain se trouvoit limitée. La forme du gouvernement sembloit assez sage; mais on avoit négligé l'ordre intérieur. L'occasion amenoit de nouveaux réglemens, & les meilleurs de ces réglemens ne s'observoient qu'au moment de leur nouveauté.

Ce peuple, naturellement belliqueux,

belliqueux, ignoroit les principes de la guerre, & ne connoissoit d'autres maximes dans cet art, que la valeur. L'inconstance & la légéreté caractérisoient son génie. Les Sybarites aimoient la justice, leur religion & les sciences; mais ils aimoient encore mieux le faste & les plaisirs.

A force de vouloir éclaircir, & commenter les loix religieuses, civiles & politiques; elles étoient devenues si obscures, d'une étude si longue & si pénible, qu'aucun d'eux n'osoit s'y appliquer. Ainsi le hazard, maître des révolu-

rions, réparoit, ou multiplioit, à son gré, les maux publics, tandis que le gouvernement y fermoit les yeux.

Myrta régnoit sur les Sybarites. Ce prince, plus digne d'être placé sous le portique d'Athenes, que sur le trône, fut grand physicien, habile astronome, bon géometre, mais monarque indolent, peu capable des affaires d'état, toujours occupé des sciences abstraites, jamais du bonheur de ses sujets, ni même de leur sûreté.

On l'avertit un jour, qu'un roi de ses voisins levoit une

armée formidable, & paroiſſoit menacer Sybaris : Voyez, dit-il à ſes miniſtres, ce qu'il faut faire, pour écarter l'ennemi ; je dois toute mon attention à la recherche d'une étoile, qui s'eſt perdue dans le ciel, & cet événement menace l'univers.

Une autre fois, on lui repréſenta, que la famine commençoit à déſoler une de ſes provinces, & qu'il falloit promptement, y faire paſſer des grains. Cela ne peut être, répondit-il ; car il eſt tombé l'année derniere, tant de pouces d'eau ſur mon royaume,

& cette quantité a dû ſuffire, pour fertiliſer les terres.

Quelques factieux, s'étant revoltés, environnerent ſon palais, à grands cris. Ses courtiſans le préſſerent d'en impoſer par ſa préſence, ou d'en ſortir ſecrétement : attendez, dit-il, je finis de réſoudre un problême de géométrie, & je ferois quelques erreurs de calcul, ſi je l'interrompois.

Un Sybarite enthouſiaſte refuſa de l'encens à quelques divinités du pays, s'aviſa d'ériger des autels à quelques autres, & fit des proſélytes. Tranquilliſez-vous, repliqua

le roi, à ceux qui lui en parlerent, j'ai fait un traité, contre ce nouveau culte, qui désabusera les esprits prévenus.

Sous le regne de Myrta, on agissoit, avant d'avoir refléchi; mais après avoir agi, on tenoit conseil, sur ce qu'on venoit d'opérer; les avis étoient ordinairement partagés, & le conseil se séparoit, sans avoir rien résolu, pour le présent, & rien prévû, pour l'avenir.

Le mérite n'arrivoit pas aux honneurs, ni à la fortune; mais la faveur y conduisoit, & la flatterie seule, conduisoit à la faveur.

Les Sybarites cultivoient les arts; mais le luxe & la molleſſe s'introduiſirent à leur ſuite, préſage certain de la décadence des empires. Cependant, le regne de Myrta fut long, & plus tranquille, qu'on ne s'y devoit attendre. Ce prince eut deux fils, Cynirta & Tanaxaris.

Cynirta, comblé des dons de la nature, élevé dans une Cour oiſive & brillante, pouvoit, dans le ſein des plaiſirs, attendre, aux pieds du trône, le moment d'y monter. Les feux de la jeuneſſe, l'exemple de ſon frere, le ſoin des cour-

tisans, & la séduction des femmes, n'égarerent point son cœur. Que fais-je ici, disoit-il quelquefois, à ses amis? On me respecte, on m'amuse; mais m'apprend-on à régner? Myrta est sçavant, Tanaxaris est aimable, Cynirta veut sçavoir être roi. Il est tems d'écouter mon devoir.

Apprenons à développer les cœurs, à les attacher, à les soumettre, enfin à les rendre heureux. Un peuple destiné à m'obéir, ne le seroit-il point à m'aimer?

Agité de ces réflexions, il se détermina à parcourir le

royaume, ſous un nom ſuppoſé, ſans pompe, ſans cortege, ſuivi ſeulement de quelques Sybarites ſages, éclairés & fidéles, qu'aucuns emplois ne retenoient à la cour. Il ſe fixa aſſez long-tems, dans chaque province, & s'inſtruiſit de leurs coûtumes, de leurs uſages, de leurs privileges, de leurs beſoins, & de leurs productions. Il ſe communiqua beaucoup, & n'y perdit rien. La familiarité, qu'il permit aux Sybarites, lui fit pénétrer des ſecrets, trop ſouvent ignorés des ſouverains. La confiance, qu'il inſpira, le rendit

arbitre

arbitre de tous leurs différends. Il perfectionna ſes lumieres, & montra ſon amour pour la juſtice.

Un jour, deux hommes vinrent le ſupplier de juger leur conteſtation. L'un dit, Seigneur, il y a ſix mois que j'ai marié ma ſœur; le parti étoit avantageux pour elle: & lui plaiſoit; mais les parens de l'époux voulurent une dot plus conſidérable, qu'alors nous ne pouvions la payer. J'empruntai à celui-ci, la ſomme qui me manquoit, le terme que j'ai pris pour la rendre, eſt expiré, je ne puis ce-

pendant m'acquitter, qu'après la récolte. Un incendie a détruit ma maiſon, & les marchandiſes, dont je faiſois commerce ; ma ſeule reſſource eſt encore dans le ſein de la terre : il refuſe d'attendre la moiſſon, & veut que je ſois ſon eſclave.

Seigneur, répondit le créancier, ce qu'il vous dit eſt vrai ; mais la loi m'autoriſe. Elle ordonne que le débiteur perdra ſa liberté, quand il ne payera pas ſa dette à l'échéance. J'ai beſoin de mon argent, je ne puis faire vendre ſon champ, parce qu'il vient de ſa femme,

& appartient à ſon fils : il faut qu'il me ſerve, ou me paye. Allez, dit le prince, la premiere loi eſt celle de l'humanité ; donnez un an à votre débiteur, pour rétablir ſa fortune, je lui donne le triple de ce qu'il vous doit ; mais je veux qu'il ne s'acquitte avec vous, que ſur le bénéfice, qu'il pourra tirer de mes bienfaits. Le légiſlateur, dont vous reclamez l'autorité, n'a pû prévoir les circonſtances, qui juſtifient les retards. Ceux qui manquent à leurs engagemens, par mauvaiſe foi, ou par leur mauvaiſe conduite, méritent

d'être punis ; mais un citoyen, malheureux & honnête homme, mérite des ſecours & des égards. C'eſt trahir la loi, que d'en faire une injuſte application.

Tandis que Cynirta mettoit à profit le tems, où il pouvoit acquérir des connoiſſances utiles ; l'indolence du roi ſon pere, & la molleſſe des grands & du peuple, firent naître aux puiſſances voiſines, le deſſein d'attaquer Sybaris.

Cynirta, inſtruit de leurs projets, en donna pluſieurs avis à la cour ; mais on n'y fit nulle attention, & les en-

nemis s'avancérent, ſans obſtacle, au-delà des frontieres. Alors les Sybarites, impétueux & braves, s'arment à la hâte, courent à leur défenſe, combattent à meſure qu'ils arrivent, & ſont maſſacrés en détail. Le déſordre des troupes mal diſciplinées, & l'ignorance des généraux, alloient entraîner la perte de l'Etat, lorſque Cynirta arrive ſuivi de la nobleſſe de ſa province, arrête la vivacité des ennemis, en ſoutient tous les efforts, rallie les fuyards, les encourage, & ſuſpend la victoire.

Cette action hardie, dans un moment déciſif, étonne également les vainqueurs & les vaincus.

Un Sybarite, qui avoit ſervi long-tems, trop vertueux pour vanter ſon mérite, trop philoſophe pour s'irriter, qu'on l'eût laiſſé ſans éclat, trop bon citoyen pour refuſer des ſecours à ſa patrie, au premier bruit des armes avoit quitté ſa retraite, où il occupoit ſes loiſirs de l'étude de la guerre, & étoit venu offrir à ſon prince ſon bras & ſes conſeils. Il lui fit remarquer une hauteur, ſur le flanc des ennemis, dont

il falloit s'emparer, pour les combattre avec avantage.

Cynirta, certain de ſa capacité, s'abandonna à ſes avis, lui remit le commandement, & ne ſe réſerva que l'emploi de porter, & de faire exécuter ſes ordres. Le ſuccès prouva l'habileté du nouveau général, la défaite des ennemis fut entiere.

Cynirta écrivit à ſon pere, cette nouvelle ineſpérée, rendit juſtice à tous ceux qui s'étoient diſtingués, & n'oublia que lui-même. Il inſiſta principalement, ſur la récompenſe dûe au brave Sybarite,

qui venoit de ſauver l'état ; mais il ne lui obtint que des éloges, & des graces médiocres: Son élévation eût fait rougir les généraux vaincus, d'autant plus, qu'elle eût été méritée.

Cynirta, indigné de l'aveuglement de ſon pere, continua dans une vie privée & laborieuſe, l'étude de la vérité, la pratique des vertus, l'aſſujettiſſement de ſes paſſions, la connoiſſance du cœur humain ; ſorte de philoſophie vraiment néceſſaire ſur le trône.

Tanaxaris, jaloux de la

gloire & du mérite de ſon frere, profita habilement de ſon abſence, pour s'en dédommager. Il ſe fit un parti à la cour, qui pût ſoutenir ſes prétentions à la couronne, contre les droits d'aîneſſe. Il employa la volupté même, au ſuccès de ſes vûes ambitieuſes.

Tandis que Myrta laiſſoit flotter les rênes du gouvernement, & donnoit aux ſciences des momens dûs au ſoin de l'état, Tanaxaris ſe ſaiſiſſoit de l'autorité, accoûtumoit le peuple à l'en voir dépoſitaire, ſéduiſoit les grands,

par de feintes careſſes, s'attachoit les miniſtres, par l'eſpoir de les conſerver; enfin amuſoit tout le monde, par des fêtes continuelles, & des libéralités immenſes.

Quelques courtiſans, plus zélés pour ſes intérêts, que pour ceux de leur patrie, allerent trouver le roi. Seigneur, lui dirent-ils, votre peuple voudroit que votre regne fût éternel, pour aſſurer ſon bonheur; mais il prévoit en tremblant, qu'après vous, l'uſage va lui donner pour maître, un prince guerrier, ambitieux & ſévere, qui le

plongera dans des troubles continuels, & le régira avec un ſceptre de fer. Toute la nation vous demande par nos voix, que Cynirta ſoit exclus du trône, & que Tanaxaris y ſoit appellé. Vos lumieres infaillibles approuveront le vœu de vos ſujets, ſi vous examinez, ſans prévention, le génie des deux princes. Le plus jeune, toujours ſous vos yeux, ſignale ſa tendreſſe pour votre perſonne, & ne veut que l'exemple de vos vertus, pour ſe former; tandis que ſon frere, errant dans vos états, vante les ſiennes, cherche à

dégoûter les Sybarites de votre domination, & peut-être à les y ſouſtraire.

Myrta, trop diſtrait pour appercevoir le piége, trop prévenu pour s'en garantir, déſigne Tanaxaris pour ſon ſucceſſeur, & meurt bientôt après.

Le bandeau royal eſſuya promptement les pleurs du nouveau monarque. Auſſi ingrat qu'artificieux, les favoris même qui l'avoient couronné, lui devinrent ſuſpects. Il inventa des prétextes pour les perdre, & la mort ou l'exil fut leur récompenſe.

Enyvré de ſon pouvoir, il en abuſa ſans ménagement. Les plus riches citoyens furent proſcrits, & les plus vertueux perſécutés. La cour changea de face. La politeſſe, la dignité, la magnificence, le ſçavoir & la galanterie diſparurent. L'irréligion, l'emportement, la débauche prirent leur place. Le jeune roi voulut être plus abſolu que ſon prédéceſſeur, ne gouverna pas mieux, fut plus mal ſervi, & ſe fit déteſter.

Cynirta régnoit ſur les cœurs, dans une Province fort éloignée, lorſqu'il apprit la

mort de ſon pere, ſes dernieres diſpoſitions, le couronnement de Tanaxaris, & les prompts abus de ſon autorité. Grands Dieux ! s'écria-t-il, en levant ſes mains pures vers le ciel, vous ne m'avez pas jugé digne de l'empire, puiſque vous en dépoſez les rênes en d'autres mains ! J'obéis ſans murmure; ce ſeroit même, ſans regret, ſi mon peuple en étoit plus heureux.

A cette nouvelle, toute la nobleſſe accourut près de lui : Souffrirez-vous, lui dit-on, que vos ſujets gémiſſent, ou ſe corrompent ſous les loix

d'un tyran ? L'ancienne coutume du royaume, & plus encore vos vertus, établiſſent vos droits : venez montrer aux lâches qui vous trahiſſent, leur véritable maître ; votre ſeule préſence va renverſer l'uſurpateur. Non, reprit Cynirta, je rends graces à votre zéle ; mais je ne veux point troubler l'état, par les horreurs d'une guerre civile. Le cri de la nature, le reſpect dû aux volontés de Myrta, & le rang ſuprême, où Taxanaris eſt monté, rendent ſa perſonne ſacrée. En effet, il donna l'exemple de la ſoumiſſion, mal-

gré la plus ſaine partie du royaume, qui s'offroit à ſervir ſa vengeance.

Le roi, qui ne s'attendoit pas à tant de modération, en parut ſatisfait; & ſe croyant déſormais en sûreté, il licencia ſes troupes, ne ſe réſerva qu'une garde nombreuſe, & deſtina les fonds militaires aux frais de ſes plaiſirs. Il fit venir d'Athènes, des troupes de baladins, ſe mêla dans leurs jeux, & les combla de faveurs.

Un miniſtre vieilli dans les affaires, ſous le regne précédent, dégoûté de ſa place, dont

dont on ne lui laiſſoit que le titre, demanda ſa retraite. Vous n'êtes donc plus en état de me ſervir, répondit Tanaxaris; Eh bien, je donne vos penſions à Xarès le joueur de flûte; il eſt en âge de jouir & de m'amuſer, retirez-vous.

Un des grands du royaume, alors ſans emploi à la cour, vivoit tranquille dans ſes terres. Quelques ſoldats congédiés, allerent à main armée les ravager. Il en porta ſes plaintes au roi. Vous êtes riche ſans doute, dit-il à prince, répliqua le vieux ſei-

gneur, je poſſede les biens ; dont vos prédéceſſeurs ont recompenſé les ſervices de mes ancêtres. J'ai ſuivi leur exemple, j'ai rempli les devoirs d'un ſujet fidéle ; ceux du ſouverain ſont de veiller à ma sûreté.

Vous m'éclairez, reprit le roi, ſur l'uſage que je puis faire de mon autorité. Je confiſque la moitié de vos biens, à mon profit : j'en deſtine un quart, à l'entretien du théâtre qu'on éleve à Sybaris ; il vous ſera déſormais facile, de conſerver le reſte.

Un courtiſan hardi, lui re-

préſenta, que cette action pourroit avoir des ſuites dangereuſes. Ne vous inquiétez pas, lui dit le roi avec un ſouris amer, voici comment j'impoſerai ſilence, à ceux qui cenſureront ma conduite, & dans l'inſtant même, il lui fit trancher la tête.

Les caprices de Tanaxaris, devinrent les ſeules maximes du gouvernement. Un jour, ſon tréſorier vint, en tremblant, lui annoncer, que ſes coffres étoient vuides. Quoi! dit le prince, manquez-vous d'expédiens pour les remplir? ne reſte-t-il rien à mes ſujets?

Auſſi-tôt il ordonna d'enfermer, entre des grilles de fer, les fontaines, les puits & les citernes de Sybaris, d'y placer des gardes, & d'y faire vendre, à ſon profit, l'eau dont le peuple avoit beſoin.

L'amour même ne déſarma point ſa férocité naturelle. Olympia, célébre courtiſane, attira les regards de ce monarque. Dans les premiers tranſports de ſa paſſion pour elle, il fut au moment de lui ériger des temples. Il fit célébrer des jeux en ſon honneur; mille lances furent rompues, pour ſoutenir ſes charmes.

Tous les Poëtes les chanterent ; mais la poſſeſſion éteignit bientôt ſes feux. Il fit conduire cette infortunée dans la place publique : un hérault, par ſon ordre, aſſembla le peuple, & la livra nue à ſes emportemens ; ajoutant par une baſſe ironie, que Tanaxaris, en pere de ſes ſujets, vouloit partager ſes plaiſirs avec eux.

Eriphile, jeune princeſſe du ſang, eut enſuite le malheur de lui plaire, & cette dangereuſe conquête lui coûta la vie. Le roi, n'eſpérant plus de ſéduire, ni de ſoumettre ſa

fierté, lui plongea ſon épée dans le ſein.

La terreur avoit fait de ſes courtiſans, les miniſtres de ſes cruautés. Chacun croyoit ſauver ſa tête, en ſacrifiant celles qu'il vouloit abbattre; mais les proſcriptions devinrent enfin ſi fréquentes, que Cynirta fut regretté. Son nom, ſouvent repété, parvint aux oreilles du tyran ſoupçonneux, & réveilla ſa politique. Il fit appeller un confident ordinaire de ſes deſſeins ténébreux. Vas, dit-il, prends ce poignard & ce poiſon: que l'un ou l'autre

me délivre de Cynirta. Il eſt coupable, dès l'inſtant qu'il eſt à craindre : vas le joindre; employes la force ou la ruſe ; mais qu'il périſſe. Ta vie me répondra de ta fidélité, & la plus grande fortune en ſera le prix.

L'aſſaſſin, accoutumé à la diſſimulation, ſuppoſe quelques mécontentemens, ſe jette aux pieds de Cynirta, & lui demande un azile, contre les fureurs de Tanaxaris. Cependant, il cherche ſous main, l'occaſion d'immoler ſon nouveau protecteur. Le poiſon lui parut l'expédient le plus sûr.

Un Officier de Cynirta promit de le préparer, & de le ſervir ; mais il courut, au contraire, en avertir ſon maître. On ſe ſaiſit du ſcélérat. Il fut convaincu & puni.

Des ordres ſi barbares, d'un roi déja abhorré, échaufferent tous les eſprits. Chacun ſe crut menacé, dans la perſonne de Cynirta ; chacun voulut le défendre, le venger & le couronner. Il n'eut pas beſoin de lever une armée : cinquante mille hommes s'aſſemblerent de leur propre mouvement, & le forcerent, pour ainſi dire, de ſe mettre à leur tête.

Il

n'eſt plus tems, s'écriérent-ils, de diſſimuler votre injure, & notre péril. Le tyran a conjuré notre perte, dès qu'il a réſolu la votre. Vous devenez complice de ſes crimes, ſi vous n'en arrêtez pas le cours. Lui devez-vous donc plus qu'à vos malheureux ſujets?

Vaincu par des motifs ſi puiſſans, plutôt que par ſon ambition, le prince accompagné du célébre Sybarite, négligé par Myrta, qu'il s'étoit attaché avec diſtinction, donne les ordres néceſſaires, & ſuivi de ſes troupes, marche à Sybaris. Toutes les pro-

vinces, où il avoit vécu, ſe déclarent pour lui, & chaque jour, ſon parti groſſit des renforts qu'elles envoyent, & des mécontens, qui abandonnent la cour.

Les Sybarites, peu diſpoſés à la réſiſtance, n'ayant d'ailleurs, ni magaſins, ni troupes dans leur ville, au ſeul aſpect de l'armée, murmurent contre l'idole, qu'ils avoient élevée. Tanaxaris étoit lâche, efféminé, cruel : ſous un tel prince, on paſſe aiſément du murmure à la ſédition. Les portes s'ouvrent; Tanaxaris conſterné, eſſaye avec ſes gar-

des, de ſe faire un paſſage au travers des aſſiégeans. Un ſoldat le reconnoît à la beauté de ſes armes, à la hauteur de ſa taille, à la précipitation de ſa fuite: il l'attaque, lui coupe la tête, & va la planter ſur les remparts.

A cette vûe, les Sybarites mêmes, pouſſent des cris de joie, & volent aux pieds de leur légitime ſouverain, implorer ſa clémence. Cynirta donne des pleurs à la mort de ſon frere, pardonne à ſes ſujets, & les rétablit dans leurs biens, & dans leurs priviléges, de la même main,

qui pouvoit les châtier.

A peine eut-il pris le ſceptre, qu'il eſſuya une guerre formidable, contre les puiſſances voiſines. Il fut quelquefois battu; mais tirant parti des revers même de la fortune, il parvint à ſe l'aſſujettir. Il vainquit ſes ennemis, & les réduiſit ſous ſon obéiſſance. Enſuite, voulant faire goûter à ſes peuples les douceurs de la paix, & la rendre plus ſolide, il conſerva aſſez de troupes ſur pied, pour en impoſer aux nations, qui l'environnoient, & pour contenir ſes nouveaux ſujets dans le devoir.

Il ſe fit donner tous les ans un dénombrement exact, province par province, des habitans de ſon royaume, portant leurs noms, leurs âges, & leurs profeſſions. Il régla ſur ce cens annuel, les recrues de ſes troupes, & n'en confia la répartition, qu'à lui-même.

Il ordonna que tous ceux, qui ſeroient en état de porter les armes, fuſſent inſcrits ſur les regiſtres des milices provinciales, depuis l'âge de vingt ans, juſqu'à cinquante. On les aſſembloit, en certain tems de l'année, pour les exercer : ils

retournoient enſuite, à leurs travaux ordinaires.

Il rétablit la diſcipline militaire, & tint ſes troupes toujours en haleine.

Le Roi voyant pluſieurs Officiers reſter aſſiduement à la Cour. Que penſeriez-vous de moi, leur dit-il, ſi tous les ans je voyageois hors de mes états?

Mon peuple a toujours beſoin de ma préſence; & les corps, que je vous ai confié, ont toujours beſoin de la votre. Allez les rejoindre, & que perſonne ne s'abſente déſormais ſans mon aveu.

Il régla l'inſtitution militaire. Les troupes trouverent dans leur ſolde une abondante frugalité. Il modéra la dépenſe des équipages, en les proportionnant aux grades, & attacha à chaque gradé, une marque diſtinctive.

Il forma un conſeil militaire, de quarante Officiers choiſis, & ſe fit honneur d'y préſider. Leurs principales fonctions étoient de perfectionner l'art de la guerre, en tirant de leur expérience, de leurs réflexions, & de leurs recherches hiſtoriques, des principes généraux & certains.

Attentif à connoître, & à récompenſer le mérite, Cynirta n'oublia pas le célébre Sybarite, qui lui avoit frayé le chemin de la gloire, & du trône. Sous ſon regne, la faveur fut toujours le prix du ſçavoir, & de la vertu.

Un riche citoyen avoit donné des marques d'attachement à ce prince, & s'étoit acquis à la guerre, une ſorte de réputation, ouvrage de ſon bonheur. Avec ces motifs d'eſpérance, il ſollicita le gouvernement d'une province frontiere, & l'obtint. Quelques troubles intérieurs, & quel-

ques entrepriſes des étrangers, découvrirent bientôt ſon incapacité. Le roi le rappella : Si vous n'aviez trompé que moi, lui dit-il, je vous pardonnerois ; mais vous avez trompé l'état ; le bien public, & la sûreté de mes ſujets, m'obligent, à vous condamner à un exil perpétuel. Cet exemple de ſévérité, rendit les prétentions des courtiſans plus meſurées, & la juſtice diſtribua les graces, auxquelles l'ambition ſeule, n'oſoit plus aſpirer.

Cynirta venoit d'affermir ſon autorité, & de mettre ſes

états, à l'abri des invasions de ses voisins, il voulut encore établir le bon ordre, faire regner la justice, procurer l'abondance, épurer les mœurs, encourager les arts, & réprimer le luxe. Il fixa le prix des denrées, & n'abandonna à l'évaluation arbitraire, que les frivolités; car, disoit-il, le caprice les fait valoir, au profit de l'industrie.

Il fit construire des magasins, dans chaque province, il ordonna qu'ils fussent toujours approvisionnés, pour trois ans. Il simplifia les loix, & les rendit uniformes, pour

tout ſon royaume. Il racheta de quelques provinces, leurs priviléges, & le droit de ſuivre leurs coûtumes particulieres. Il anéantit celle d'engager ſa liberté, pour garantie des emprunts.

Il fit les fonds d'une caiſſe royale, où les particuliers portoient & retiroient leur argent, à leur gré, avec un intérêt fixe & raiſonnable, & leur permit d'y venir emprunter au même intérêt. Il défendit, ſous des peines rigoureuſes, tout emprunt entre eux. La néceſſité, ou la mauvaiſe foi, leur ſuggere

diſoit-il, cet expédient, & les empêche d'acquitter leurs dettes. Je ſuis plus en état de ſupporter les pertes, ou de venger la confiance trahie. C'eſt à moi de prendre ſoin de la fortune de mes ſujets ; tel cherche à la réparer, par des moyens honteux, qui n'en auroit pas l'idée, s'il étoit ſecouru. Il eſt des ames foibles, que le malheur égare : J'épargne des crimes à leur déſeſpoir, & je les conſerve à la ſociété.

Il réduiſit toutes les impoſitions à une ſeule taxe, également répartie, ſur le produit

annuel des fonds. Il exigea seulement des commerçans, qu'ils fissent bâtir, & entretinssent à leurs frais, plusieurs édifices vastes & commodes, où seroient logés, vêtus, & nourris, à leurs dépens, tous les citoyens, hors d'état de travailler. Leur nombre, & leurs dépenses furent réglées de concert, avec des députés du commerce, & chaque corps y contribua, en proportion de son bénéfice, satisfait de ne supporter, que cette charge, médiocre dans les divisions.

Cynirta consacra les trois

quarts de ſon revenu, à l'entretien de ſes troupes, de ſa marine, & de ſa maiſon, & ſe réſerva l'autre quart pour les événemens imprévûs, & pour les récompenſes. Il corrigea le faſte de la nobleſſe, d'une façon ſinguliere. Il fit ſecrétement revêtir un bouffon d'habits ſuperbes, le fit ſuivre d'un cortége nombreux, & permit, qu'en cet état, on l'introduiſît à l'audience publique. Les courtiſans, frappés de ſa magnificence, le prirent d'abord, pour un prince étranger, ou pour un grand ſeigneur, juſqu'alors, ignoré à

la cour. On lui manqua beaucoup d'égards, & on avertit le roi de son arrivée. Connoissez, dit-il, votre erreur, & méprisez en la cause. Cet homme paroît votre égal. La fortune peut dispenser, au plus vil de mes sujets, ce vain éclat, qui vous en impose. Le mérite & la vertu forment des distinctions personnelles, auxquelles la noblesse devroit prétendre, plutôt qu'à la pompe frivole, qu'elle affecte, qui ne les suppose, ni ne les remplace.

Une autre fois, au milieu de son conseil assemblé, il se fit demander, par un inconnu,

la permiſſion de diſtribuer dans le royaume, une liqueur agréable, mais dont l'uſage fréquent, avoit la propriété d'aliéner l'eſprit. Cynirta recueille les avis. Tous s'élevent d'abord, contre un ſecret ſi pernicieux; on opine même, à punir, ſur le champ, ſon déteſtable inventeur. J'admire, s'écria le roi, combien on s'aveugle, ſur ſes véritables intérêts; vous voulez ſévir contre un chymiſte dangereux; vous avez raiſon; mais que votre arrêt s'étende donc, ſur ces poëtes & ces romanciers, qui, ſous prétexte d'amuſer, troublent

blent la raiſon, & corrompent le cœur, par des illuſions ſéduiſantes, dont la prétendue liqueur n'étoit que le ſymbole. De ce moment, on attacha une note d'infamie aux auteurs licencieux, & il devint honteux de les lire.

Un courtiſan repréſentoit à Cynirta, qu'il manquoit, à la beauté de ſa capitale, quelques monumens érigés à ſa gloire. Eh ! quels monumens plus glorieux, pour un roi, repliqua-t-il, que la terreur de ſes ennemis, l'eſtime de ſes alliés, l'amour, & le bonheur de ſes ſujets !

Il jouiſſoit délicieuſement du fruit de ſes travaux. Les Dieux voyoient leur culte, recevoir une ſplendeur nouvelle de ſon exemple, & de ſes loix. Touchés de ſa piété, ils favoriſoient ſes deſſeins. La vertu, la paix, & l'abondance regnoient avec lui. Les Sybarites, peuples inconſéquens & légers, ſembloient avoir changé de caractere, ſous ſon regne. L'eſprit d'imitation fit en eux cette métamorphoſe; leur bonheur en fut la récompenſe. Ils adoroient leur ſouverain, leur légiſlateur, & leur pere. L'en-

cens fumoit tous les jours, ſur les autels, pour ſa conſervation; mais la fin de ſa carriere étoit déja marquée. Ils le perdirent. Sa mort les replongea dans leurs premiers égaremens, & par une ſuite néceſſaire, dans leurs premieres calamités.

Les grands du royaume s'emparerent du gouvernement, au défaut de la poſtérité de Cymirta; mais en ſuccédant à ſa puiſſance, ils ne ſuccéderent point à ſes vertus royales. Ils ſe firent une étude du contraſte, pour mieux diviſer l'état, & ſe ſubjuguer réciproquement.

Les habitans de Crotone profiterent de la foibleſſe, de la corruption, & des troubles des Sybarites, pendant cette eſpece d'anarchie, & les aſſujettirent.

Quelques vertueux citoyens, échappés à leurs fers, rebâtirent Sybaris, ſoixante ans après, & les Athéniens y envoyerent une colonie.

Tel fut le ſort de cette nation, & tel eſt l'aſcendant des monarques ſur leurs ſujets. On diſtingue ce que furent ceux-ci, ſous un philoſophe, roi, ſous un prince impie, cruel, lâche, effé-

miné, & ſous un roi philoſophe.

LETTRE LVII.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

ENTRE la claſſe des gens de métier, & celle des gens à talens, il en eſt encore une ici, qui tient aux deux autres, & n'en convient pas: c'eſt celle des plaiſans de profeſſion.

Ne manquez pas, me diſoit l'autre jour une femme

de ma connoiſſance, de venir dîner demain chez moi. J'aurai un homme charmant, qui vous amuſera, toute la journée, par le feu continuel de ſes ſaillies, & la gayeté la plus ſoutenue. Il doit différer, en votre faveur, quelques autres engagemens, & je ne pourrois vous le promettre, d'ici à trois mois; il eſt exceſſivement recherché. J'acceptai la partie, & je me rendis chez elle, à l'heure convenue, avec une ſorte d'empreſſement.

J'y trouvai déja un cercle brillant & nombreux. L'hom-

me charmant ſe fit attendre : on eut le tems, de raconter pluſieurs de ſes bons mots, qui me parurent médiocres, mais prévenu par le portrait, qu'on m'en avoit fait, je crus que ſes hiſtoriens les refroidiſſoient, en les répétant.

Il arriva. Dès qu'il parut, toutes les femmes ſe mirent à rire. Peut-être, dis-je à moi-même, rirai-je auſſi, quand il aura parlé. Il parla beaucoup, & je ne ris point. Tout ce qui lui vint dans l'imagination, fut hazardé avec confiance. Il fit vingt contes abſurdes, joua ſur les mots, répéta les pré-

tendues ſaillies, qu'on avoit déja vantées, & n'y ajouta rien de plus vif.

Le dîner fut long; on ne mit d'intervalle, à ſes plaiſanteries, que ce qu'il en falloit, pour les applaudir; mais la joie, qui ſembloit éclater ſur les lévres de tout le monde, ſe laiſſoit ignorer dans les yeux: les miens ſe fermoient d'ennui, lorſque la maîtreſſe de la maiſon m'adreſſa la parole. Eh bien, avois-je tort, me dit-elle, quand je vous l'annonçois comme un homme unique?

Il eſt vrai, Madame, lui répondis-je,

pondis-je, qu'il n'y en peut avoir de pareil, qu'en France. J'admire, avec quelle complaisance, il est l'arlequin de ses sociétés. Et je cours à la représentation du misantrope, tempérer, par le froid comique de Molière, l'excès de gaieté, que votre homme charmant m'inspire.

A Paris le dernier de Moharram 1752.

LETTRE LVIII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

L'EXTÉRIEUR du repentir tient lieu ſouvent ici, des vertus, qu'on a le plus bleſſées par ſa conduite. Pourvû qu'on renonce à l'éclat des prétentions, qu'on faſſe, avec l'air du myſtere, quelques actions pieuſes, qui ne puiſſent être ignorées, cela ſuffit, pour rétablir la réputation la plus délabrée.

Un homme vint, l'autre

jour, dans une maiſon, où j'étois. Il y fut reçû avec les témoignages de la plus haute conſidération. On lui donna la meilleure place, on admira tout ce qu'il dit, enfin il captiva l'attention de tout le monde. Quel eſt ce grave perſonnage, dis-je à une femme qui étoit à côté de moi ? C'eſt, me répondit-elle, un des plus honnêtes hommes du royaume. Il poſſede des biens conſidérables ; auſſi donne-t-il beaucoup, ſans qu'on en ſçache rien. Eh ! comment le ſçavez-vous donc, repris-je, s'il veut que tout le monde

l'ignore ? Vraiment, dit un homme, qui nous avoit entendus ; il a pouſſé la probité, juſqu'à ruiner plus de cent familles, par trois banqueroutes ſucceſſives, pour ſe mettre en état de faire du bien, à ceux qui ſont dans l'indigence.

Comme il parloit encore, entra une femme vêtue aſſez ſimplement ; mais qui ſembloit n'avoir renoncé à la magnificence, que pour laiſſer au goût, le ſoin de ſa modeſte parure. On démêloit à travers cette ſimplicité, qui alloit ſi bien à ſa figure, cette coquetterie adroite, qui ſéduit d'au-

tant plus sûrement, qu'elle se montre moins. Quelle est cette femme, dis-je à celui, qu'elle avoit interrompu? C'est une prude, répondit-il, qui symétrise avec le béat, dont il étoit question tout-à-l'heure. Elle jouit de la meilleure réputation, après avoir eu la plus mauvaise. Vingt avantures d'éclat l'avoient tellement deshonorée, que personne n'osoit l'avouer. Un affront, qu'elle reçut en public, lui fit faire des réfléxions. Elle vendit ses djamans, quitta le rouge, prit un directeur connu par des conversions brillantes,

& se précipita avec lui, dans la plus grande dévotion, dont elle leve l'étendart. A force de paroître expier ses premiers égaremens, elle est parvenue à les faire oublier aux autres. Quelques gens prétendent, que son oratoire n'est pas toujours le temple de la piété; mais elle sauve si bien les apparences, que ceux qui entreprendroient de la démasquer, se feroient peut-être, plus de tort qu'à elle.

Il en est ici de la réputation, comme d'un procès, qu'on s'expose à perdre, si bon qu'il soit, si l'on néglige d'instruire, & de solliciter ses juges.

Tu vois, Zamar, que le retour du vice à la vertu, obtient des François, une conſidération plus ſolide, que la conduite la plus ſoutenue. Il me ſemble, que l'amour propre eſt l'auteur de cette bizarrerie ; celui qui n'a point de reproches à craindre, eſt un objet trop digne d'admiration ; de l'admiration à l'envie, le chemin eſt court & facile ; on n'a que le tems de rougir. On examine par déſœuvrement ; on admire malgré ſoi la vertu ; on en doute par vanité ; on la déchire par jalouſie.

Celui au contraire, qui paroît revenir de ſes égaremens, avoue alors, qu'il y eſt tombé; on eſt au pair avec lui : c'eſt un criminel qui demande grace, on la lui accorde d'autant plus volontiers, qu'il a payé à l'orgueil de ſes juges, le tribut de l'erreur; or l'orgueil eſt le fluide des hommes, & ſur-tout des François.

Si le remords conduiſoit toujours à la correction des mœurs, je ne trouverois pas fort étrange, qu'on eût plus d'égards, pour quelqu'un, après qu'avant ſa chûte; car je crois qu'il faut plus de grandeur

d'ame, de lumieres, de courage & de raiſon, pour reconnoître publiquement ſes foibleſſes, & y renoncer à jamais, que pour s'en garantir toujours; mais, hélas! Zamar, notre tempérament influe trop ſur nos bonnes, ou nos mauvaiſes qualités.

Je n'ai vû que des gens, qui ſe repentoient toujours, & ne ſe corrigeoient jamais.

A Paris le 4 de Saphar 1752.

LETTRE LIX.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

JE vis, depuis quelque tems, dans une société, dont les femmes seroient aimables, si elles vouloient être naturelles; mais elles se donnent des peines infinies, pour montrer toujours de l'esprit, & pour paroître avoir approfondi les sciences les plus abstraites.

Cette affectation continuelle n'interrompt cependant pas

le ſoin de leur parure ; car ici, la coquetterie ne perd jamais ſes droits. Elle eſt auſſi inſéparable du caractere des femmes de France, que la valeur de celui des François.

On ne s'attend point, à entendre déraiſonner gravement une jolie femme, ſur un paſſage de Malebranche, & le platoniciſme devient bien extraordinaire dans ſa bouche, lorſqu'on lit dans ſes yeux, une morale plus humaine.

Cet aſſemblage bizarre produit quelquefois, des effets aſſez plaiſans. Venez me voir demain, me dit derniérement

une de ces femmes, je veux vous entretenir ſur une affaire importante. Je la trouvai à ſa toilette, entre Locke, & Agrippa. Quoi, Madame, m'écriai-je ! vous étudiez les ſciences abſtraites & occultes ? Monſieur, me répondit-elle, je m'occupe eſſentiellement, des facultés de l'ame, & des ſubſtances intellectuelles ; mais lorſque mes perceptions, émouſſées par l'application, ne me permettent plus d'analyſer les idées relatives, ni d'appercevoir, s'il en eſt d'abſolues ; je délaſſe mon eſprit, par l'étude des merveilles de la na-

ture, j'y trouve toujours quelque chose de satisfaisant.

Par exemple, j'ai découvert, ces jours passés, qu'il étoit possible d'avoir un sylphe: je m'en fais l'idée la plus agréable, je voudrois m'en attacher un, à quelque prix que ce fût; c'est ma fureur.

Si j'en crois mon auteur, les moyens d'y réussir ne se trouvent, que dans un manuscrit arabe, dont la recherche m'a coûté bien des soins. Cette langue vous est connue, & je vous prie de me le traduire.

Eh, Madame, lui répondis-je, consultez votre miroir;

vous apprendrez de lui des ſecrets bien plus réels, & bien plus intéreſſans. Tous les hommes, dès que vous le voudrez, deviendront des ſylphes pour vous : & celui qui pourra vous plaire, en aura tous les priviléges.

Comme je parlois encore, je vis entrer un jeune homme, qui me parut très-propre, à lui perſuader l'inutilité de ſes recherches, & je la quittai très-diſpoſée, à s'en laiſſer convaincre.

De Paris le 15 de Safar 1752.

LETTRE LX.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

TU me fais eſpérer, Zamar, de jouïr bientôt du plaiſir de te revoir. Ma diſgrace nous a rendu plus chers, l'un à l'autre. La généroſité de ton cœur, & la reconnoiſſance du mien, ſont des ſentimens, qu'elle a mis au jour: ils m'en conſolent.

Tu connois une partie du fruit de mes voyages. Mes remarques, ſur les différentes

nations de l'Europe, ſont entre tes mains. En réfléchiſſant, d'après ces principes généraux, nous eſſayerons de nous faire un plan de morale, & de conduite. Je dis, nous eſſayerons ; car, un des malheurs communs à tous les hommes, eſt que l'expérience d'autrui les éclaire, ſans les corriger. Souvent la nôtre même nous irrite, plus qu'elle ne nous inſtruit. Combien de fois, accuſe-t-on le ſort des événemens, dont notre imprudence eſt coupable ? Preſtige funeſte de l'orgueil ! Il nous guide, nous aveugle, nous égare, & n'en

n'en convient jamais. Un téméraire fait, à nos yeux, une chûte affreuse : nous entrons dans la même carriere, ſans examiner l'écueil : nous croyons le franchir, & maîtriſer la fortune : l'audace nous expoſe, nous raſſure, & nous mene au précipice. La raiſon pleure en ſilence, l'orgueil éclate en murmure ; la fortune rit, & s'envole.

De Paris le dernier de Safar 1762.

LETTRE LXI.

OSMAN AU MESME.

A Constantinople.

IL est des ames d'une trempe rare, pour lesquelles la reconnoissance est un sentiment délicieux, & qui sçavent annoblir un bienfait, par la façon de le recevoir. Elles ne regardent l'obligation, qu'il impose, que comme un lien de fleurs, qui les attache sans les blesser, & s'en font une parure qui leur plaît, & non pas une chaîne qui leur pese; mais en général, on ne pense pas avec

autant de délicateſſe ; la reconnoiſſance ne paroît ſouvent, qu'un triſte devoir, auquel on eſt également honteux de ſe ſoumettre, ou de ſe ſouſtraire, & dans l'embarras du choix, que l'orgueil fait naître, il prend le parti de l'ingratitude, qui le ſauve d'une ſorte de dépendance, dont il rougit.

Le cœur veut que ſes mouvemens ſoient libres ; ceux qu'on a le droit d'en exiger, ſont préciſément ceux qu'il refuſe. Il faut ménager ſa foibleſſe, & craindre d'y développer un vice, à la place d'une vertu. Le vrai moyen de ne

le pas rendre ingrat, eſt de cacher la main, qui le ſert. Peu de gens prennent un pareil ſoin. L'orgueil de celui qui oblige, cherche l'éclat, autant que la fierté de celui qui reçoit, l'évite. Quelle eſtime ne doit-on pas à quelqu'un, qui fait le bien pour le bien même, & dont l'amour propre ne demande point d'hommage, à celui des autres? Je viens d'en voir ici un exemple, qui me touche.

Un homme de condition, avec beaucoup de mérite, & peu de fortune, avoit ſervi long-tems, ſans obtenir de la

cour, aucune récompense, malgré les actions, qui parloient en sa faveur. Fatigué de ne point avancer dans le service, l'amour du repos, & peut-être l'ennui, le lui firent quitter. Il revint à Paris, il s'attacha particuliérement, à une femme d'un âge déja fort avancé; mais dont l'esprit, les mœurs, les goûts, & le caractere, convenoient à sa façon de penser. L'habitude de se voir, développa l'estime, qu'ils se devoient l'un à l'autre : la confiance & l'amitié vinrent à la suite. Ces momens de tranquillité, jusqu'alors les plus

heureux de sa vie, furent troublés tout-à-coup, par son propre frere, qui entreprit, quoique fort riche, de le déposséder d'une petite terre, dont le produit faisoit presque tout son revenu.

Prêt d'être la victime de l'avarice de ce frere, dont le crédit annonçoit le succès, les nuages, que répand un chagrin secret, n'échapperent pas aux regards de son amie. Elle s'instruisit mystérieusement de cette affaire, & la suivit si bien, qu'il la termina à son avantage, sans connoître d'abord la main, qui avoit été

son appui. Il la découvrit enfin ; & lorsqu'il voulut parler de sa reconnoissance : Brisons là, lui dit-elle, en l'interrompant, je veux vous consulter, sur autre chose. Il est tems de réparer les caprices de la fortune, à votre égard : je connois tout votre mérite, je puis, moins aveugle qu'elle, justifier aux yeux du public, le cas que j'en fais. Je suis maîtresse de mes droits, j'ai des biens considérables, je vous les offre avec ma main. Mes agrémens ne sont plus que dans mon caractere ; mais votre nom & votre courage, vous ouvrent la car-

riere des honneurs, & ma fortune vous y ſoutiendra.

Tu juges bien, qu'une propoſition ſi généreuſe, qui lui aſſuroit à la fois, la poſſeſſion d'un cœur eſtimable, & celle d'un état heureux, fut acceptée avec joye. Leur mariage ne tarda pas à ſe conclure. Le jour de la nôce même, lorſque tout le monde fut ſorti, cette femme prenant ſon mari par la main : Voilà, Monſieur, lui dit-elle, l'appartement que je vous ai deſtiné ; je me retire dans le mien, où je vous defends de me ſuivre : je me rends juſtice. Votre ſatisfaction

tion ſera le prix de ce que je fais pour vous, & la ſeule réconnoiſſance, que j'en exige. Il réclama vainement, les droits, qu'il venoit d'acquérir; elle le força d'y ſouſcrire, de l'admirer, & de l'aimer encore davantage.

A Paris le 12 de Rebiah I. 1752.

LETTRE LXII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

IL paroît ici, depuis quelque tems, un homme extraordinaire, qui me marque beaucoup d'affection, & duquel je me défie. Il ſe donne pour Iroquois : ſa façon de penſer, à quelques égards, tient aſſez, en effet, de celle qu'on prête à ces peuples.

A la faveur des préjugés ſauvages, qu'il affecte, il oſe dire les choſes les plus hardies, contre les loix des nations civi-

liſées. Je préſume, qu'il diſſimule ſa véritable patrie, pour aiguiſer, ſans danger, les traits, qu'il lance contr'elle, & ſe rendre fameux avec ſûreté.

Tout Paris le recherche, & s'amuſe de ſon air étranger. Il annonce un goût ſi vif pour les femmes, il les carreſſe avec tant de feu, que je le ſoupçonne, de mettre dans cette conduite, plus de politique, que de ſincérité. L'amour propre ſe plaît à protéger ceux qui le flattent : le vrai moyen de réuſſir, eſt d'intéreſſer adroitement, celui d'un ſexe aimable, qui croit n'être

que généreux, lorſqu'il eſt reconnoiſſant. On peut éclaircir ſes droits, aux yeux de ſon juge ; mais il doit s'offenſer, quand on eſſaye de le ſéduire.

Je ne ſçais, ſi cet Iroquois aura autant de ſuccès, qu'il a de confiance, & d'audace. Il ſe répand, dans le plus grand monde, il a de l'eſprit, il joue la naïveté, il prétend ſortir des mains de la nature ; il ramene tout, aux impreſſions qu'il en a reçues. Il atteſte, qu'il les a conſervées fidelles & pures ; il ſe mocque des Européens, qui, ſelon lui, s'en écartent.

Pluſieurs docteurs, de diverſes religions, tentent de l'attirer, chacun dans la ſienne; mais il leur échappe avec tant d'art, il eſt ſi inſtruit des différentes controverſes, il met tant de fiel, dans ſa réſiſtance, & tant de ſophiſmes, dans ſes raiſonnemens, qu'il paroît être plutôt, l'apôtre du déïſme, que le diſciple de la vérité.

Il ſe communique facilement, & dans les diſputes de dogmes, ou de morale, je m'apperçois, qu'il eſt ſouvent l'aggreſſeur. J'ignore quel motif l'engage, à divulguer hautement ſes opinions. La ſociété

ſe paſſera fort bien, qu'il les perſuade. L'incrédulité des uns, n'a pas beſoin de ſon appui, & la ſoumiſſion des autres agit du moins, au profit du bon ordre.

Quand il pourroit, ſans crime, y faire des proſélites, il ſeroit toujours imprudent de l'entreprendre. Cet homme court après la célébrité, par un chemin déja trop battu, & qui ne conduit point à la gloire.

Eroſtrate ne brûla qu'un temple; celui-ci voudroit les renverſer tous.

De Paris le 20 de Rhebiah I. 1762.

LETTRE LXIII.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

IGLI, cet Iroquois, dont je t'ai parlé, s'eſt franciſé, en ſi peu de tems, qu'il a déja la conduite d'un financier, & le propos d'un petit maître. Il me contoit l'autre jour, *qu'avec un ſac d'or, il poſſédoit ici, la plus aimable des créatures, & n'avoit jamais goûté de plaiſirs plus purs, que ceux, dont le cœur tendre & paſſionné de ſa conquête, étoient la ſource.*

Comment trouves-tu, qu'un ſauvage, qui réclame ſans ceſſe, la loi de la nature, qui s'irrite, d'en voir d'autres établies, ne ſente pas, qu'il y déroge, en ſe récriant ſur la pureté des faveurs, qu'il achete ? Eſt-ce que dans ſes bois, les cœurs ſe marchandent ? S'il y étoit né, il en trouveroit, ici, l'emplette bien ridicule ; mais il perd de vûe le perſonnage, qu'il veut faire, & ne le ſoutient aſſidument, que par quelques fautes de langage. Il paroît enchanté des délices de la France, & n'en eſt pas plus indulgent, pour ſes coutumes. Ses obſer-

vations ſont autant d'épigrammes, où il entre plus de malignité, que de juſteſſe.

Les François, dit-il, ſont donc mutuellement, perſuadés de leur mauvaiſe foi, puiſqu'ils ne ſe prêtent rien, ſans caution ? Eh mais ! ce ne ſeroit pas aſſez d'être honnêtes gens, il faudroit encore, qu'ils fuſſent immortels, s'ils ne conſtatoient pas leurs engagemens, par des témoins, ou des écrits.

Tu t'impatientes peut-être, mon cher Zamar, de ce que je t'occupe d'un inconnu, qu'on feroit bien d'oublier

promptement ; mais il vient de rallumer mon dépit. Je ne ſçais s'il a lû dans un petit roman de V***... l'art d'aſſocier les perſonnes, qu'on raſſemble.

Il m'invita, avant-hier, à dîner chez lui ; j'y trouvai un François, un Anglois & nn Juif. Son but étoit de nous mettre aux priſes, ſur nos diverſes religions ; car Igli n'a point d'autre objet, que de les combattre également, & ſemble ne courir le monde, que pour le troubler.

Il ne fit ſervir, que des mets & des liqueurs défendues. Nous

jeunâmes preſque tous, par différens ſcrupules, qui produiſirent le même effet. Je ſçus fort mauvais gré à l'auteur de Zadig, d'avoir innocemment fourni cette idée, & je ne jugeai pas, que l'exacte imitation rendît la plaiſanterie meilleure.

Il parle beaucoup de l'accès, qu'il a chez les miniſtres; mais au détail, qu'il fait, de ce qui ſe paſſe aux audiences, je conjecture, qu'il n'a pas bien ſaiſi les intrigues, ni le ton de la cour, & qu'il n'en a vû, tout au plus, que le ſpectacle.

Igli n'eſt pas ſur cet article,

le ſeul Iroquois, qui ſoit à Paris.

A Paris le premier de Rhebiah II. 1752.

LETTRE LXIV.

OSMAN AU MESME.

A Conſtantinople.

JE vais ceſſer de voir Igli. Son commerce paroît d'abord amuſant ; mais il abuſe trop, à la fin, des priviléges d'un ſauvage. On ne peut avoir de converſation avec lui, ſans l'entendre blaſphêmer, contre tous les pro-

phétes. La loi naturelle, selon lui, est inaltérable, universelle & suffisante, pour régler la conduite des hommes. Est-ce que les passions n'effacent point les traits de la loi naturelle ? Sont-ils même gravés d'un caractere uniforme ? D'où vient, que parmi les peuples, qui n'en connoissent point d'autre, on voit des usages si contradictoires ? Est-ce la loi naturelle, qui fait dévorer aux uns, les cadavres de leur sproches, & aux autres leurs prisonniers vivans ? Est-ce la loi naturelle, qui, dans un pays, inspire la joye, aux obséques

d'un époux chéri, & dans un autre, fait répandre des pleurs, à la même cérémonie ? Eſt-ce la loi naturelle, qui ſuggére aux peres & aux meres d'Afrique, de vendre, ſans regret, leurs enfans, lorſqu'en Europe, ils ſont ſi chers à leur famille ?

Si la loi naturelle varie, elle n'annonce pas la volonté de l'Etre ſuprême, qui doit être immuable ; ſi elle s'altére, il y faut remédier, par des loix poſitives, & dans l'un ou l'autre cas, elle eſt inſuffiſante, pour la police de l'univers.

Quel eſt le légiſlateur, s'écrie l'Iroquois, *qui a ſçu corriger un*

ſeul vice ? Les grands Egyptiens, les grands Athéniens, les grands Romains, les grands Chrétiens, n'ont pas l'obligation, à leurs loix poſitives, de les avoir rendus meilleurs : d'accord ; mais elles ont rendu moins méchans, les vicieux Athéniens, les vicieux Romains, les vicieux Chrétiens ; & malheureuſement le nombre de ceux-ci, eſt le plus conſidérable.

Si elles ne déracinent pas la corruption, elles en arrêtent les effets. Réduire les hommes à l'indépendance des animaux, c'eſt les abandonner à

l'empire des passions, plus absolu, que la loi naturelle, & plus aviliſſant, que la ſervitude.

Si tous les hommes étoient bons, ils n'auroient beſoin d'aucune loi; mais il eſt néceſſaire, que la crainte de la peine réprime ceux, que l'amour de la vertu ne dirige pas.

Le dieu d'Igli n'eſt qu'une puiſſance déſœuvrée, qui forme des créatures, ſans deſſein, & ne ſe mêle plus, de ce qui leur arrive. S'il n'a rien défendu, ni rien ordonné, il ne doit donc, ni punition, ni récompenſe: delà le bien & le mal

mal ſont, ici bas, des êtres de raiſon. Il eſt égal de contrarier, ou de ſervir ſes vûes, en troublant, ou en conſervant le bon ordre. Je ne vois pas ce que notre orgueil, notre intérêt, & notre ſûreté trouvent d'avantageux, à cet affreux principe.

Ce n'eſt point par ignorance, qu'Igli l'admet. Il a lû l'alcoran, les livres des Juifs, & des Chrétiens; il ſçait pluſieurs langues; il a appris la philoſophie, la géométrie, la logique; ainſi ſon obſtination eſt un choix libre.

Je ſouhaite, que Mahomet l'éclaire ; mais je ſuis indigné, qu'il tente à découvert, d'aſſocier tout le monde à ſa révolte. Que tu es fou, dit-il indécemment, de croire à ton Chriſt, toi à ton Moyſe, toi à ton Mahomet ! Il jette des ridicules, ſur les choſes les plus ſacrées, il gliſſe ſur les argumens victorieux, il objecte des plaiſanteries aux raiſons ; on l'écoute, on rit.

S'il diſoit à Paris, haïſſez votre roi ; à Conſtantinople, forcez le ſérail de Mahmouth ; dans une ſynagogue, renoncez

au commerce, les François, les Turcs & les Juifs ne riroient pas.

A Paris le 23. de Rhebiah II. 1752.

LETTRE LXV.

RICCI A OSMAN.

A Paris.

CE certain Igli, qui parut à Paris, quelque tems, avant mon départ, & que je ne fis, pour ainſi dire, qu'entrevoir, m'a rejoint ici ; il y attend, comme moi, le moment de partir. Il eſt venu m'apprendre de tes nouvelles ; l'agrément de pouvoir parler de toi, m'a fait lier commerce avec lui. Il ſe plaint d'avoir été mis à la baſtille,

pour s'être ouvert, avec trop de franchiſe, ſur des matiéres théologiques. Je crois, qu'il ſe trompe. Si la police a pris connoiſſance de ſes ſentimens, & du ſcandale de ſes propos, c'eſt aux petites maiſons, qu'elle aura marqué ſon ſéjour, & ſon auditoire.

Je doute, en général, de toutes les avantures, qu'il ſe prête. Il raconte, qu'une fille, qu'il aimoit à Paris, l'a fait ſaiſir par des jeunes gens, pour l'expoſer nud, & le corps peint de diverſes couleurs, aux regards de la multitude; qu'en cet état, on l'obligeoit à ré-

péter les danſes, & les attitudes de ſon pays ; que les femmes venoient contempler ſa bonne mine, & paroiſſoient attentives à l'émotion, que lui cauſoient leurs charmes. Cette hiſtoire n'eſt pas vraiſemblable. Les ſpectacles indécens ne ſont point ſoufferts en France. D'ailleurs, il place cette violence, long-tems après ſon arrivée. Il étoit déja répandu dans le monde, il auroit été reconnu & réclamé, d'autant mieux, que ſçachant la langue françoiſe, il auroit inſtruit le public, & les magiſtrats, de cette vexation.

Ce n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie, qu'il veut amener, ſur le compte des femmes. Eh ! ne voyent-elles pas leur pouvoir, dans tous les yeux? Je ne les crois pas tentées, de mettre la parure iroquoiſe, à la mode. La pudeur ne fait point de larcin à l'amour propre ; ſouvent elle le favoriſe, & le plaiſir même, veut trouver un voile à déchirer. Je ne ferois, que rire des déclamations d'Igli, ſi elles n'avoient pas d'objet plus important ; mais ſon impiété me bleſſe.

Nous avons eu quelques diſputes, à cet égard. A l'en

croire, les Iroquois poſſedent excluſivement, la ſageſſe, & le bonheur. Le grand eſprit ne leur dicte ſes volontés, que par la voix de la nature. S'abandonner aux penchans, qu'elle donne, eſt le ſeul hommage, qu'ils rendent au créateur, & le ſeul, qu'ils lui croyent dû. A quoi bon, s'écrie-t-il, ſe laiſſer maîtriſer par un culte, par des loix civiles, par des préceptes de morale? *Pourquoi les nations policées accuſent-elles la nature de mille crimes, qu'elle n'a jamais fait? Leurs déclamateurs anciens & modernes, reprennent les mêmes*

mes choſes, depuis dix-ſept ſiécles ; mais la nature eſt incorrigible, parce qu'il n'eſt rien en elle, à corriger.

Quelle erreur funeſte, & ſéditieuſe, oſez-vous répandre, m'écriai-je, à mon tour ? Vous éprouvez à toute heure, la fauſſeté de ce ſyſtême. Les hommes ne ſe reſſemblent point : les uns naiſſent humains, & les autres cruels. Arrêtons-nous, ſeulement, à ce contraſte, il ſuffit, pour faire rejetter la voix de la nature ; car, elle crie donc à celui-ci : Aimez vos ſemblables, & à celui-là, égorgez-les : or, un

oracle, qui ſe contredit, ne mérite plus de confiance, & ne doit pas régler la conduite. On n'a donc point eu tort d'établir des loix, qui obligeaſſent les hommes à vivre entr'eux, comme *s'ils s'aimoient*, puiſque la nature, en leur impoſant la néceſſité de vivre enſemble, y formoit elle-même des obſtacles.

Si un Antropophage dévoroit, à vos yeux, votre chere Glé, & qu'un Muſulman arrachât votre cher fils, des griffes d'un tigre : dites-moi, ſi vous ne ſentiriez pas un mouvement d'horreur, pour l'un,

& un mouvement de reconnoiſſance, pour l'autre ? J'en conviens, me répondit-il : eh bien, continuai-je, parmi les nations civiliſées, l'action de l'Antropophage ſeroit appellée crime, & celle du Muſulman ſe nommeroit vertu. Votre cœur vous prouve, que ces diſtinctions ne ſont pas chimériques. Votre intérêt eſt celui de tous. Cet intérêt exige, qu'on les admette. Les loix, qui les conſtatent, ſont donc plus ſages, que la nature, qui ſouvent les méconnoît, les confond, ou les brave.

Si l'Antropophage craignoit

l'enfer & l'échaffaut, il ne dévoreroit pas votre femme ; ſi le Muſulman n'eſpéroit pas le paradis, & votre eſtime, il laiſſeroit, peut-être, périr votre fils.

Mais, lui demandai-je encore, remercieriez-vous l'Antropophage, & feriez-vous des efforts, pour immoler le Muſulman ? Point du tout, répliqua-t-il, cela ne ſeroit pas juſte. Vous avouez donc, continuai-je, que la *juſtice exiſte* ? Allez plus loin ; avouez, de bonne foi, que ce cri intérieur ne vient pas d'une impreſſion des ſens, que c'eſt

l'ame, qui le jette; que votre ame ſent, qu'elle eſt émanée d'une puiſſance ſupérieure à la nature, & que la nature, par elle-même, eſt intelligente, défectueuſe, & bizarre dans ſes opérations; que la religion, & la morale, ſervent à la corriger, à meſure qu'elle s'écarte du bien; que cette notion du bien eſt, en nous, l'ouvrage de l'Etre ſuprême, qu'il eſt inſenſé de ſoutenir une opinion différente, que tous les hommes vertueux doivent abhorrer vos maximes, qu'elles tendent, au moins, à faire ſecouer aux

foibles, ainſi qu'aux méchans, le joug de la raiſon, de la crainte, & de la honte, qui les retient dans le devoir.

Nous nous ſéparâmes, avec une ſorte d'aigreur, que je ne me reproche pas.

A Marſeille le 5 de Giomada II. 1752.

LETTRE LXVI.

OSMAN A ZAMAR.

A Conſtantinople.

SI votre ami étoit accuſé d'une action déshonorante, diſoit derniérement quelqu'un, ſi toutes les circonſtances, & les preuves, étoient contre lui, que vous ſeul, fuſſiez phyſiquement certain de ſon innocence; mais que cette certitude ne pût ramener perſonne, en ſa faveur, & qu'il reſtât proſcrit dans l'opinion publique, quel parti

prendriez-vous ? renonceriez-vous à le voir, pour ne pas vous associer à sa disgrace, ou braveriez vous les cris de la calomnie, dont il seroit la victime, au risque d'obscurcir votre réputation, par l'ombre de la sienne ? Tout le monde convint, que la situation étoit embarrassante. Les uns soutenoient, qu'il étoit indispensable de renoncer à son ami, les autres cherchoient des tempéramens. On imagina mille expédiens, pour concilier les devoirs de l'amitié, avec le respect humain, & ses propres intérêts.

Lorſqu'on me demanda mon avis, pour toute réponſe, je tirai de ma poche, ta derniere lettre, où tu me donnes des aſſurances, & des marques nouvelles de ton amitié, en m'apprenant, que, par tes ſoins, le coupable, qui m'a expoſé à ſubir la peine, qui lui étoit dûe, eſt enfin découvert, convaincu, & puni du crime, dont on oſa me ſoupçonner. Lorſque mon malheur, le hazard, & mes ennemis, aſſemblerent contre moi des préſomptions, ſi fortes, que la fuite ſeule, déroba ma tête à la rigueur des loix, ton zéle

éclairé, actif & constant, fut l'unique appui de mon innocence. Ce trait de ta part, décida la question.

Il me semble, que je m'aggrandis moi-même, quand j'immortalise ton nom, par l'hommage que je rends à tes vertus, jusques chez des peuples, si éloignés de nos climats, de nos principes, & de nos sentimens.

Je pense, comme toi, que la justice, & l'amitié, sont les premieres loix, qu'il faut suivre; leurs droits, sur notre cœur, sont les plus sacrés. Dans toutes les occasions, on

doit un témoignage éclatant à la vérité : dans celle-ci, il peut devenir utile, il eſt au moins conſolant. Le refroidiſſement d'un ami eſtimable, en pareil cas, prête des armes à la calomnie, & devient pour elle une autorité. Celui qu'elle accable, n'a qu'un malheur de plus, & pas une vertu de moins.

De Paris le premier de Regeb 1752.

Fin de la troiſiéme Partie.